

rie, cavalerie, artillerie, pour envoyer, à la place, des régimens de polkeuses officielles commandés par mesdames Duchâtel, Martin, Cunin-Gridaine, etc.

Il ne fallait rien moins que le jugement d'un bédouin pour transformer les beautés du Juste-milieu en dames à conquêtes.

Mais, en ce cas, comment pourront-elles s'entendre avec leurs maris de la paix partout et toujours !

*. Le duc de Nemours poursuit aussi le cours de ses réceptions. Si ses conseillers l'engagent à recevoir tant de monde, c'est qu'ils espèrent que le futur régent finira par recevoir aussi la dotation.

Si par hasard ce résultat était obtenu, il est à croire que les gâteux seraient servis, ce jour-là, avec une abondance inusitée. Les deux chambres auraient fait une si grande brioche !

*. A la dernière soirée de la préfecture de la Seine, un incident s'est passé qui donne une magnifique idée des mœurs et du bon goût de l'aristocratie du Juste-milieu. Au moment où l'orchestre a donné le signal de la mazurka, invités et invitées sont montés, pour mieux voir, sur les chaises et les gradins, ce qui est strictement défendu même au Ranelagh et à la Chaumière. M. de Rambuteau a dû tolérer ce que ne permet pas le père Lahire.

Mais ce n'est pas tout : il paraît que la mazurka, ou plutôt l'exécution, n'a pas été du goût de cette élégante fashion : on a sifflé. Oui dans le bal du préfet de la Seine, des sifflets ont poursuivi les dames et les cavaliers du monde officiel regagnant leur place à la fin de la mazurka.

Un assistant disait à ce propos : "Cela m'étonne ; quand on monte sur les gradins, on devrait être bien élevé."

*. M. Persil a aussi donné sa soirée : elle n'a eu de remarquable que la parcimonie qui a présidé à la distribution des rafraichissemens, lesquels se composaient exclusivement de quelques rares verres d'eau sucrée—peu sucrée même.

Deux invités, un député et un pair, se sont trouvés en présence, un verre à la main : "Je trouve, a dit le pair, qu'il n'y a pas assez de sucre. Vous vous trompez, a répondu le député : il y a bien assez de sucre, mais il y a trop d'eau."

*. Quant à M. Sauzet, on s'accorde à croire qu'à l'instar de l'année dernière il ne fera danser, en 1845, aucune espèce de polka. Le rancuneux président se rappellera qu'au début de la session il a failli la danser lui-même.

O vanité des choses et des ententes cordiales de ce monde !

Tandis qu'ici, dans les discours officiels, dans les chambres, dans les salons bien pensans, on proclame que le trône de juillet, l'honneur, le bonheur de la France, la paix du monde et de Taïti, reposent sur l'alliance anglaise, ne voilà-t-il pas que cette base fondamentale vacille et s'ébranle ! Gare le tremblement !

Il est convenu que la reine Victoria porte les destinées de l'univers et du Juste-milieu sous son bibi.

Eh bien ! sous ce bibi il se passe actuellement d'étranges choses. Il court sur l'état mental de S. M. des bruits inquiétans. La souveraine de la Grande-Bretagne serait plus que fantasque ; ceux qui l'entourent s'étonnent depuis quelques jours de ses nombreuses excentricités ; bref—*horresco referens*, on assure que le gouvernement anglais bat la breloque.

Nous commençons par prévenir que nous ne sommes ici que de simples narrateurs ; nous ne faisons que reproduire une version du grave *Constitutionnel*.

Hélas ! c'est l'amour, dit-on, qui aurait réduit l'infortunée Victoria, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, l'amour conjugal. La reine d'Angleterre serait une Nina de ménage.

Elle aimait trop son prince Albert, c'est ce qui lui a troublé l'esprit. Le monde assurément aura peine à concevoir qu'un Cobourg puisse faire tourner la tête.

Dans l'excès de sa passion, elle est arrivée à s'imaginer que ce gros garçon allemand aurait des dispositions à être un zéphir, un papillon ; elle croyait, à chaque instant, le voir voltiger sur les roses et les lys des parterres de Windsor, comme dirait M. Séguier avec ses métaphores de jardinier. La jalousie, l'insolente jalousie a produit ses ravages ordinaires. Et dire cependant qu'un sourire équivoque adressé à une miss ou à une lady par ce lourdaut cobourgeois est susceptible de bouleverser le *sic ut quo* européen !!!

Car Victoria, en proie à ses frusques matrimoniales, ne ménage plus rien. Elle a fait une affreuse grimace à la marquise de Douro, l'une des plus jolies femmes de l'Angleterre, et belle-fille du duc de Wellington. Le héros putatif de Waterloo a pris vivement à cœur cette royale grimace, et le ministère tory, qui a résisté à toutes les secousses politiques, pourrait bien être ébranlé par des querelles de cornettes.

Ce n'est pas tout : les humeurs noires de l'épouse vexée déteignent également sur les relations extérieures. Elle a, dit-on, récemment fait une grave offense au corps diplomatique tout entier en refusant obstinément de recevoir en audience de congé un vieux diplomate autrichien en perruque, le baron de Neuman. Peut-être, dans ses hallucinations, le prenait-elle pour une jeune et blonde Allemande !

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

La Folle du Mont Rouville.

Chacun est dans l'attente ; est-ce qu'il y a un cœur qui ne batte pas ?

LAMENNAIS.

Si je me le rappelle bien, c'était le 13 Septembre 1841 que se fit la bénédiction de la croix érigée au sommet de la Montagne de Rouville. Des milliers de personnes s'y étaient rendus ainsi que moi, pour contempler ce spectacle sublime, cette idée grandiose d'un noble prélat, pour voir de plus près ce majestueux étendard de la religion planté au milieu des airs et attestant au monde entier que le peuple Canadien ne craint pas de professer le même culte que ses pères. Les derniers échos de la voix puissante de l'éloquent prédicateur planaient encore sur cette foule immense et silencieuse, religieusement agenouillée au pied du colossal monument, quand tout à coup je vis une belle jeune fille traversant la multitude, et paraissant indifférente ou étrangère à tout ce qui l'environnait. Une pâleur touchante était répandue sur son front, une teinte profonde de mélancolie voilait son regard, mais sa figure était pure et noble, sa démarche facile et légère. Elle portait une longue robe blanche resserrée à la taille par un simple ruban, et dont les plis gracieux tombaient jusqu'à terre, un léger turban de crêpe dissimulant à peine de beaux cheveux noirs lui servait de coiffure ; un homme déjà âgé l'accompagnait et semblait suivre tous ses mouvemens avec la plus vive anxiété. Elle s'avancera jusqu'à la petite chapelle, en monta facilement les quelques marches, promena vaguement ses

yeux dans l'espace, agita rapidement son mouchoir, puis tranquillement reprit sa place au milieu des spectateurs étonnés. Cet incident singulier piqua vivement ma curiosité, et aussitôt la cérémonie finie, je m'empressai d'interroger son guide qui m'expliqua cette étrange conduite par le récit suivant. Au nombre, me dit-il des prisonniers qui furent faits pendant les troubles de '37 et '38, était le jeune Alphonse H. Depuis plusieurs mois, il était fiancé à la jeune fille que vous voyez, quand un événement malheureux et imprévu sépara ces deux cœurs si étroitement unis par les illusions de l'amour le plus enraciné. Brave et enthousiaste, Alphonse ne put voir et supporter froidement l'oppression d'alors, son âme indépendante et fière était incapable de s'y soumettre lâchement, il se défendit à main armée contre les soldats d'un gouvernement despotique et brutal, et comme tant d'autres nobles et généreuses victimes de cette époque ensanglantée, il fut condamné à l'exil par un tribunal avide de sang et de vengeance. Celle qu'il avait choisie pour la compagne de son bonheur futur était d'une nature à part, d'un caractère fortement trempé, elle possédait des sentimens énergiques au dessus de son âge et de son sexe, aussi quand l'époque fatale du départ arriva, elle résolut de comprimer les peines de son âme, elle sut taire les angoisses de son cœur pour ne pas voir faiblir au choc le courage de son amant. Seule, elle se rendit au lieu du départ des exilés, demanda à voir le prisonnier, lui attacha au bras une tresse de cheveux, lui jura un amour éternel, dit un dernier adieu au captif chéri, puis immobile et muette, sans verser une seule larme, elle regarda le vaisseau s'éloigner, devenir bien petit à l'horizon, lentement se perdre dans le lointain.

Mais hélas, cet acte héroïque de dévouement était au dessus de ses forces, on la ramena chez elle dans un état difficile à décrire. La douleur était exprimée dans tous les traits de l'infortunée, elle faisait d'inutiles efforts pour ouvrir ses paupières paralysées, ses lèvres tremblantes ne pouvaient articuler une seule parole, les pulsations violentes et interrompues de son cœur semblaient à chaque instant la menacer de la mort. Sa vie fut longtemps en danger, peu à peu elle se rétablit, mais dès ce moment elle perdit sa gaieté habituelle et elle entra, elle si jeune et si fraîche, dans une carrière nouvelle, carrière de larmes, d'amertume et de regrets ; deux mois après, Eugénie était folle. Voilà pourquoi vous la voyez aujourd'hui sur cette montagne, elle y vient souvent prier pour le retour de l'exilé. Chaque matin abusée par une folle espérance, elle couronne de fleurs sa longue chevelure et accourt redemander aux vents, à l'aurore, à Dieu de lui rendre celui qui devait embellir ses jours, et qu'une main barbare lui a enlevée, en l'éloignant de sa patrie ; quelquefois elle croit apercevoir au loin une voile bien aimée, alors elle agite son mouchoir et fait à son amant des signes de bonheur et de joie. Chaque soir, fatiguée d'elle-même, affaiblie par la douleur, effrayée de la vie, elle s'endort, sans espoir, sans désir de revoir un lendemain. Il y a trois ans qu'elle est dans cet état et le tems n'a pas encore apporté de remède à cette victime infortunée d'un amour si rare, d'un dévouement si sublime.

A cet instant, je la cherchai des yeux, je voulus lui communiquer une espérance que je ne partageais pas alors, mais elle était déjà loin, s'en allant appuyée au bras de son guide fidèle. Emu et rêveur je quittai ce lieu, qui d'abord m'avait inspiré des sentimens bien différens et souvent, bien souvent, je me suis rappelé avec une tristesse qui n'est pas sans quelques charmes, la situation d'Eugénie, la folle du Mont Rouville.